L'Humanité Intégrale

PARAISSANT DIX FOIS PAR AN

Abonnement annuel : **5 francs** (Prix unique)

2e ANNÉE. — N° 8 — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1897

SOMMAIRE

MARIUS GEORGE

Au moment de reprendre la période active de notre publication, nous avons à communiquer à nos lecteurs une bien pénible nouvelle.

Un grand vide s'est produit parmi nous : Marius George a été emporté dans la vie de l'au-delà.

Des voix amies, échos de nos cœurs, rappelleront plus loin tout ce que nous avons perdu. D'ailleurs, chacun ne le sait que trop, parmi les lecteurs de l'Humanité Intégrale, *comme parmi les anciens fidèles de* la Vie Posthume. *Pourtant, nous n'encadrerons pas de noir ce faire-part endolori ; car nous voulons plus que jamais, en cette phase cruelle pour nous, nous attacher de toutes nos forces à nos convictions invincibles ; nous voulons aller chercher, là où il est, ce foyer qui n'est ni éteint ni même absent de nous en réalité ; nous voulons, par la puissance de notre vieille fraternité de luttes et de notre mutuelle et chaude amitié, dompter cette illusion qu'on appelle la mort, transfigurer notre deuil en un rayonnement de conquête.*

Oh ! le vaillant ! Sa constante pensée, sa hantise, pendant la maladie qui le tenaillait, c'était de parachever les prochaines pages qu'il destinait à l'Humanité Intégrale. *Un ami, comme un bon génie, l'y aida de tout son dévouement ; et quand cette dernière parturition de son esprit fut terminée et sauvegardée, c'en fut fait de lui en quelques jours. Pourrait-on davantage tomber sur la brèche ?*

Ardent jusqu'à la dernière heure pour la cause humanitaire, qui était pour lui inséparable de la cause immortaliste, il a succombé à une trop longue série d'efforts, de travaux, aux mille broiements de cette vie. Et pourtant, il eût voulu rester encore, pour travailler encore, pour lutter encore. Combien il a dû regretter, et combien nous regretterons l'extinction de sa voix terrienne, au moment où la question du Congrès



de l'Humanité va sans doute entrer dans le vif et où il aurait eu à reprendre la parole pour l'orientation de cette œuvre! Mais nous espérons néanmoins qu'il n'a pas dit son dernier mot, et, à défaut de sa gorge et de sa plume, il a nos cerveaux à faire vibrer. Et alors, en outre de sa pensée d'hier, il nous apportera sa clairvoyance acquise; il pourra plonger le regard dans les courants de l'Humanité astrale, aimanter vigoureusement notre boussole, et, au besoin, nous guider parmi les écueils.

Il part aussi, hélas! au moment où une noble et infatigable apôtre humanitaire jette l'appel qu'on va lire pour la constitution de Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle. *Notre cher Marius George eût certes été un des premiers adhérents de cette grande idée et de cette belle œuvre. Mais, adhérent, nous y comptons bien, il le sera malgré tout, et dans la mesure croissante de sa situation nouvelle, il favorisera les harmonies; uni aux compagnons nouveaux, il groupera les forces d'affranchissement et il les enflammera de solidarité.*

C'est notre ferme espérance, celle que nous avons apprise à l'école des faits. C'est là ce qui avive notre force, ce qui atténue notre chagrin, ce qui nous relève de nos passagers découragements. Aucune coopération n'est perdue; c'est à nous à avoir le cœur assez haut pour renouer ce qui semble brisé, pour faire revivre, jusque parmi nous, ce qui semble mort.

Il n'y a pas de mort; et tous ceux de l'Humanité — terrienne et extra-terrienne — sont invinciblement solidaires. Etreignons donc encore nos mains, ami George, et reprenons ensemble le travail.

LA RÉDACTION.

Le petit portrait que nous publions est bien imparfait; c'est pourquoi nous ne l'avons pas mis en première page, comme nous l'eussions désiré. Les yeux particulièrement ont perdu de leur bonne et franche plénitude, en passant par le

procédé de clichage typographique. D'autre part, la photographie reproduite date déjà de plusieurs années; mais ce n'est pas sous ce rapport que l'image est infidèle, car Marius George avait gardé toute sa jeunesse de cœur et d'esprit.

PHALANGES INTERNATIONALES D'HARMONIE INTELLECTUELLE

L'idéal progressiste affirme de plus en plus sa marche vers l'*harmonie :* Harmonie dans l'égalité des sexes ; — Harmonie grâce aux connaissances et aux découvertes scientifiques de tous genres; — Harmonie surtout grâce à la psychologie, qui est actuellement la science d'avant-garde, celle sur laquelle sont fixés tous les regards anxieux, celle qui tient à toutes les autres sciences, celle à laquelle enfin toutes les autres sciences tiennent.

Ce que l'humanité doit réaliser quand elle sera plus forte et plus éclairée: (l'union dans les recherches, l'expression de la lumière), — *ceux qui comprennent* doivent le commencer et s'aventurer sur une route *harmonienne,* fraternellement scientifique.

L'entente, afin de découvrir, en toute chose humaine, le vrai, le juste et le beau, ne laisse nulle place à la barbarie des querelles dites internationales, à la haine de races, de castes ou de sexes, car cette entente ne connaît ni frontières, ni titres honorifiques, ni divergence essentielle entre intelligences masculines et intelligences féminines.

Sont en voie de formation des phalanges d'harmonie intellectuelle; autrement dit, des centres de recherches, des foyers d'idées à recueillir et à répandre, des creusets d'aspirations à tenter de réaliser.

Ce serait la *centralisation pour l'expansion* des idées et des espoirs de progrès en sociologie, en philosophie, en psychologie, en art, en science, centralisation tentée par chaque phalange et répercutée de phalange en phalange et de toutes les phalanges en le monde entier, presse et opinion.

Il faut des esprits ouverts et de bonne volonté pour mener à bien cette fédération *harmonienne,* d'autant plus puissante qu'elle sera désintéressée.

Le plan est extrêmement vaste, puisque l'action doit être cosmopolite, la recherche constante, la propagande ininterrompue.

Il importe que chaque phalange soit composée d'*intellectuels* actifs, chercheurs, désintéressés. Dans la difficulté même de réunir ces *intellectuels* est l'élément de succès, donc de progrès; car le progrès, la lumière, c'est là le seul triomphe qui puisse compter en cette occurrence.

Tout intellectuel s'est créé, en général, des relations avec d'autres intellectuels, dont des chercheurs, des inventeurs, des collectionneurs d'idées; des relations aussi avec la presse.

Il s'agirait, pour chaque *phalangien–harmonien*: 1° de réunir des renseignements progressistes en le genre qui lui serait le plus familier, de communiquer ensuite ces renseignements à toutes les autres phalanges, qui les répandraient autour d'elles dans la presse et dans l'opinion. — Cela peut produire un énorme éparpillement; 2° De recueillir les renseignements et correspondances envoyés par les membres d'autres phalanges et de les propager par tous les moyens possibles.

Cela constitue un labeur qui serait un peu rude et difficile, s'il n'était attrayant, et si on ne le sentait fructueux pour l'humanité.

Plus il y aura de phalanges, mieux cela vaudra; plus il y aura de centres *harmoniens*, mieux ils projetteront au dehors le résultat de leurs travaux et de leurs recherches.

Un Congrès de l'Humanité s'organise pour 1900. Que les phalanges recherchent à son intention des documents humains, connaissances et découvertes; qu'en les répandant, elles préparent les esprits à faire, de ces grandes assises toutes nouvelles, et uniques dans l'histoire moderne, le point de départ de l'harmonie future entre les races, entre les sexes, entre les intérêts.

Aux *intellectuels* adoptant l'idée des *Phalanges*, *l'Humanité intégrale* s'offre pour recueillir les adhésions.

Eugénie Potonié-Pierre.

N. D. L. R. — Que pourrions-nous ajouter à ce rayonnant appel, sinon témoigner notre joie de le voir confier à *l'Humanité Intégrale* par celle qui est l'âme et l'initiatrice de l'œuvre en formation. Mme Potonié-Pierre, si justement admirée entre les revendicatrices du droit des femmes, n'est pas seulement une féministe; elle appartient à ce que M. Léopold Lacour appelle « l'humanisme intégral », et elle le prouve magistralement. En la remerciant du grand honneur qu'elle nous fait, nous ne séparerons pas son nom de celui de M. Potonié-Pierre, l'ardent apôtre de la paix internationale, car ce qui est l'œuvre de l'un est aussi l'œuvre de l'autre, tant leurs âmes sont mêlées tout en restant libres, et tant ils nous représentent à eux deux le véritable type du couple-citoyen.

Nous souhaitons de tout cœur voir fructifier la belle idée des Phalanges internationales, et nous sommes trop heureux de pouvoir mettre notre modeste organe à la disposition d'une si noble entreprise. Est-ce notre titre qui nous a valu une si touchante confiance? Est-ce notre devise? Amour et liberté: voilà bien, nous semble-t-il, la double tendance nécessaire à toute œuvre humanitaire. La liberté, sans l'amour, ne va-t-elle pas au devant de sa faillite? Et l'amour, sans la liberté, ne risque-t-il pas de se résorber dans une concentration délétère? Les *Phalanges internationales d'harmonie intellectuelle* nous apparaissent comme une œuvre à la fois de solidarité et d'affranchissement. Elles semblent nous dire: Cherchons ensemble, pour arriver à un accord; communiquons-

nous nos pensées pour nous pénétrer les uns les autres et réaliser une sorte de pensée collective. Mais en même temps ne nous disent-elles pas : Soyez des esprits libres, affranchis de toutes les compressions des vieilles formules ; car autrement vous ne travailleriez pas à rayonner les uns vers les autres, mais vous tendriez, fût-ce inconsciemment, à vous dominer les uns les autres, ce qui serait infécond, et peut-être désastreux.

C'est dans cet esprit que nous comprenons les Phalanges d'harmonie intellectuelle. Trahissons-nous la pensée de l'initiatrice? Nous ne le croyons pas. Et maintenant, nous nous joignons chaleureusement à son appel. Que tous ceux qui ont vibré à sa voix veuillent bien le manifester : nous serons heureux d'être leur écho.

LA VIE ET LES MONDES (1)

SIMPLE ESSAI

Avant que le « fait » eût frappé mon attention et triomphé de mes doutes, alors que le matérialisme néantiste me comptait encore au nombre de ses défenseurs, il m'eût paru de minime importance de me demander si les mondes étaient en progrès ou en décadence, déclinants ou grandissants; mais, depuis qu'à un tel infime et triste idéal qui ne devait pas dépasser le niveau de la tombe a succédé en moi la perspective des grands horizons et des espérances éternelles, bien loin de me laisser indifférent, la question des mondes n'a plus jamais cessé de s'imposer à mes réflexions, de me captiver, de me passionner même.

Il en est résulté que je n'ai plus su ni pu la séparer, cette question troublante entre toutes, de ces deux autres questions qui lui sont connexes, elles-mêmes inséparables entre elles, d'humanité et de survitalité. De telle sorte qu'il me serait désormais impossible de distinguer, isolés les uns des autres, les mots vie, survie et habitacles ou mondes. Quelque effort de pensée que je tente, je ne puis les concevoir que comme soudés l'un à l'autre, que comme liés à jamais de destinée et de solidarité en un seul et même indissoluble ensemble; et cela, qu'il s'agisse de tel globe nain planétaire ou de tel autre monde géant quelconque.

Et c'est bien parce que dans les champs illimités de l'impondérabilité éthéréenne les humanités varient d'âge et d'avancement à l'infini, et que là où la nôtre gît en quelque sorte encore enveloppée dans la nuit de sa chrysalide, d'autres, par milliers de milliards, évoluent depuis des éternités en pleine

(1) Voir le N° précédent. — Les présentes pages sont celles dont il est question plus haut.

lumière, que je ne puis non plus concevoir l'idée « d'indissoluble ensemble » qu'inséparable elle-même de l'idée inépuisable, d'universelle et grandissante perfectibilité.

Les principes sacrés de fraternelle solidarité, d'humanité-une et égalitaire, appelés un jour à changer le cauchemar de l'existence actuelle en joie de vivre, équivaudraient à la plus décevante des mystifications, s'il était vrai que l'homme, tel qu'il est, tant au point de vue plastique qu'intellectuel et moral, dût marquer l'apogée, l'effort suprême de sa puissance évolutive.

En un pareil cas, du reste, étant données les tendances et exigences mi-partie élevées, mi-partie bestiales, qui portent l'être humain à se maintenir, oscillant, entre le noble et l'abject, *humanimalité,* préférablement à humanité, serait bien plutôt le terme exact pour qualifier le règne auquel il appartient.

Mais non, il n'est pas vrai que l'homme soit fait, que la terre soit faite, que le soleil lui-même soit fait; tout se fait, rien n'est fait; et le mot création exprime bien moins l'idée d'un fait accompli que d'une œuvre en voie d'éternel accomplissement, d'éternelle et ascensionnelle évolution.

Quand les balances du chimiste, les chiffres et le compas du mathématicien auront dit leur dernier mot, il faudra bien s'incliner sans doute; mais tant que messieurs les savants, de leur propre aveu, errent, hésitants et se contredisant, d'hypothèse en hypothèse, à chacun il appartient d'exercer ses facultés intimes de réflexion et de jugement, d'être à lui-même et son laboratoire et son propre observatoire.

En ce qui me concerne, depuis qu'ayant ainsi résolu de m'orienter par moi-même, hypothèse pour hypothèse et rêve pour rêve, incliné-je à penser, touchant l'universel et majestueux état de choses manifesté, qu'il suffit de voir plus haut, plus loin, plus grand, et pour le dire en un mot, de voir plus OPTIMISTE pour voir plus *vrai.*

Oser dire, de l'aspect éclatant des espaces, qu'il est pâlissant et déclinant, oser avancer que les myriades de corps célestes, soleils et planètes, qui surplombent et captivent la vue de l'homme, et où vraisemblablement vibrent, intenses, les joies d'un savoir et d'un bonheur insoupçonnés, auraient atteint, dépassé même pour la plupart, l'apogée de leur puissance et seraient en voie d'effectuer leur marche rétrograde, de parcourir le cycle de la décrépitude et de la décadence, ce n'est évidemment pas voir optimiste. Et c'est aussi pourquoi une si misérable vision des choses ne peut-elle se concevoir que le dos tourné à l'universelle manifestation de la réalité, laquelle, à tous les degrés de la vie, du brin d'herbe à l'être pensant, du grain de sable planétaire au colossal astre solaire, ne cesse de voir s'élargir et grandir le cycle sans fin d'un impérissable et fulgurant devenir.

La nature ne peut se montrer contradictoire, et tandis que le regard fixé sur l'avenir, elle nous invite à voir se lever l'aurore de tous les progrès, elle ne

peut nous contraindre à assister en même temps au déclin crépusculaire de tous les mondes existants.

Il est donc présumable qu'en cette page de l'*Astronomie populaire*, chapitre VII, où se trouvent décrites les dernières convulsions de la terre mourante, page fort belle ma foi, mais de poignante angoisse, l'incomparable charmeur, Camille Flammarion, se sera bien moins proposé de peindre un coin désolé de paysage *scientifiquement* entrevu, que de donner cours à son imagination débordante.

« Surprise par le froid — y est-il dit — la dernière famille humaine a été « touchée du doigt de la mort, et bientôt ses ossements seront ensevelis sous « le suaire des glaces éternelles.

« L'historien de la nature pourrait écrire dans l'avenir: ci-gît l'humanité « tout entière d'un monde qui a vécu! ci-gisent tous les rêves de l'ambition, « toutes les conquêtes de la gloire guerrière, toutes les affaires retentissantes « de la finance, tous les systèmes d'une science imparfaite, et aussi tous les « serments des mortelles amours!... Mais nulle pierre mortuaire ne marquera « la place où la pauvre planète aura rendu le dernier soupir...

« Telles sont les destinées de la terre et de tous les mondes. Faut-il en « conclure que dans ces fins successives l'univers ne sera plus un jour qu'un « immense et noir tombeau?... Les astres ressusciteront de leurs cendres. La « rencontre des débris antiques fait jaillir de nouvelles flammes, et la transfor- « mation du mouvement en chaleur recrée des nébuleuses et des mondes. »

Et les humanités, que deviennent-elles en cet amoncellement de catastrophes, quel refuge de paix et de sécurité peut-il bien leur être offert devant des cieux qui s'effondrent, devant une telle impuissante et macabre fin des choses?

Négligeable pour les savants d'ordre purement néantiste, la question, pour les nombreux convaincus de l'idée d'immortalité, acquiert, par contre, une singulière importance.

En outre, on ne s'explique pas très bien la genèse des mondes s'effectuant sous le choc fortuit d'autres mondes, d'autres astres éteints réduits à l'état de cadavres errants.

Aussi, loin de me laisser vibrer à l'unisson de tels poétiques, mais lugubres accents, ne puis-je que répéter plus fort que jamais: et pourtant les mondes progressent! et pourtant les mondes grandissent!

Pourquoi mourraient-ils, s'ils doivent être remplacés par d'autres mondes destinés à mourir à leur tour? Pourquoi la Puissance qui les produit se montrerait-elle impuissante à les perpétuer, l'espace et les matériaux lui font-ils défaut qu'elle ne puisse tisser son œuvre de vie et de progrès qu'à la condition, nouvelle Pénélope, de la détruire pour la recommencer?

Tous les savants, du reste, ne semblent pas partager les mêmes vues pessimistes que l'harmonieux écrivain. L'un des plus grands naturalistes des

temps modernes, Charles Lyell, pencherait même de sympathie pour une conception diamétralement opposée. On peut lire en effet de lui, dans « Principes de Géologie », tome second, page 273, et visant la déperdition supposée de la chaleur solaire, ce passage significatif:

« Quelques physiciens se plaisent à soutenir que, comme la terre, le soleil « lui-même va sans cesse perdant sa chaleur, et qu'en l'absence d'une source « connue où cet astre puisse réparer ses pertes, on peut, d'une part, prévoir « l'époque où la vie aura complètement cessé d'exister sur notre planète, et de « l'autre, remonter à la période où la chaleur était assez intense pour être « incompatible avec l'existence de tous les êtres organisés qui nous sont « connus, soit dans le monde vivant, soit dans le monde fossile.

« Quand on considère les découvertes récemment faites sur la conversion « d'un genre de force en un autre, et les rapports intimes qui existent entre la « chaleur, le magnétisme, l'électricité et l'affinité chimique, il est bien permis « d'hésiter avant d'accepter cette théorie d'une diminution constante qu'éprou- « verait, de siècle en siècle, une source considérable de puissance vitale et « dynamique. Un géologue en quête d'un pouvoir se régénérant qui eût été « capable de distribuer sans discontinuité et pendant des milliers d'années, « tant dans le passé que dans l'avenir, une égale quantité de chaleur dans les « parties solides de la terre, tout en changeant perpétuellement les principaux « points de son développement, a été comparé par un éminent physicien à un « rêveur qui espérerait trouver une sorte de mouvement perpétuel, et inventer « une montre se remontant toute seule. Mais pourquoi désespérerions-nous de « découvrir, dans les œuvres d'un Artisan Divin, les preuves d'un tel pouvoir « régénérateur et se suffisant à lui-même. Sait-on quelle est l'origine de la force « qui gouverne la marche des corps célestes? On a bien comparé cette force à « la puissance intellectuelle de la volonté humaine qui suscite et dirige nos « actes musculaires; mais quant à définir sa nature, tous les efforts des méta- « physiciens et des naturalistes sont demeurés impuissants. *Dans tous les cas « nous sommes assurément trop peu avancés jusqu'à ce jour dans la connaissance du « système de l'univers pour avoir le droit d'affirmer qu'une grande force mécanique, « comme celle de la chaleur, est en voie de décroissance.* »

Il se peut que la citation soit trouvée un peu longue. C'est que, tout comme il en est de la plupart des croyances et légendes mystagogiques, les fausses données cosmogoniques et autres « systèmes d'une science imparfaite » présentent un tel caractère de résistance, tenace et néfaste, que le vif désir de les voir s'effondrer excuse suffisamment l'emploi des gros projectiles.

Les quelques dernières lignes de la citation ne sont pas soulignées dans le texte, mais par cela même que l'auteur, en se refusant de conclure, laisse la porte grande ouverte aux chercheurs de l'avenir, elles m'ont paru dignes de l'être.

Encore une fois, l'avenir est à l'optimisme. Vainement la science contemporaine affecte-t-elle d'être la torche qui fait flamber les mondes et les fait se racornir et se réduire à l'état de vulgaires et noirs tisons. Elle ne prévaudra pas contre la science de demain qui, elle, devenue le flambeau qui éclaire et régénère, proclamera que tous les mondes que l'infini enserre naissent les uns des autres, et qu'ils sont tous comme autant d'unités vivantes d'un même nombre, pouvant et devant s'augmenter et s'enrichir constamment d'unités nouvelles, sans qu'il soit à craindre que jamais une seule vienne à manquer à l'avoir du grand-livre ouvert de la vie; livre unique, en ce sens que la colonne des pertes y serait et devrait y rester à jamais immaculée.

MARIUS GEORGE.

N. D. L. R. — Le remarquable travail de notre ami sur « La Vie et les Mondes » devait comporter encore de longs développements. Ceux qui se seront particulièrement intéressés à ce sujet pourront avoir une idée synthétique de son concept et de son argumentation en lisant son petit livre *Les Mondes Grandissants*, publié chez Ghio et à la Librairie des Sciences psychologiques (1), en 1885. On voit combien Marius George resta fidèle à l'audacieuse théorie qu'il avait adoptée, hypothèse certes, mais qui mérite une sérieuse attention et à laquelle on ne saurait refuser un véritable caractère de simplicité et de grandeur.

« L'avenir est à l'optimisme ». Tels sont les presque derniers mots de son inconscient adieu à ses lecteurs, nous pouvons dire: à ses amis. Formule majeure d'indomptable espoir, où, malgré l'étreinte du mal qui l'emporta, il devait condenser la substance de son legs. Et les toutes dernières lignes qu'il écrivit, ne furent-elles pas aussi, sans qu'il l'eût prévu, faites pour nous réconforter, pour nous dire que, quoi qu'il advînt, nous ne pouvions le perdre, puisque « dans le grand-livre ouvert de la vie la colonne des pertes est et doit rester à jamais immaculée ».

LE DUALISME DE M. ALHAIZA (2)

La Rénovation religieuse, catéchisme dualiste qu'a fait paraître M. Alhaiza, ne semble pas devoir répondre au but rénovateur qu'il espérait atteindre. Sa démonstration sur la réalité de l'existence d'une *dualité universelle* est un travail remarquable par sa clarté, et digne d'attirer l'attention de nos philosophes. Il n'a malheureusement pas compris, qu'en faisant de la *dualité* le point de départ

(1) Actuellement Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint-Jacques.

(2) M. A. Alhaiza, directeur de *La Rénovation*, et auteur de *La Rénovation religieuse*, faubourg Saint-Antoine, 250.

de la vie universelle, il était tenu, autant par esprit de logique que par l'*esprit nouveau* (qui date de 89), de repousser toute autre puissance, dont la souveraineté absolue viendrait dénaturer, obscurcir et amoindrir le principe dualiste; lequel est la *négation* même du principe autoritaire, considéré sous sa forme absolue. *Du principe dualiste sort le principe démocratique.*

M. Alhaiza n'a pas compris que, pour qu'il y ait rénovation religieuse, d'abord, puis rénovation mentale et sociale, ensuite, il fallait qu'il y eût renversement, du sommet à la base, des principes du vieux monde autoritaire sous toutes ses formes absolues.

Je pensais trouver dans le dualisme de M. Alhaiza la *négation* de toute intervention de souveraineté absolue, sous quelle forme que ce soit. Négation qui éclairerait d'un jour nouveau la voie de notre rénovation scientifique.

Complètement déçu dans mon attente, je dois cependant reconnaître que, par la correspondance que j'ai entretenue avec M. Alhaiza, il me semble prêt à se ranger à toutes idées qui éclaireraient, d'un jour nouveau, l'horizon de notre rénovation. M. Alhaiza est donc un *homme ouvert au progrès.*

Mais voyons un peu ce qu'il dit:

« Page 11. Il est impossible de considérer l'aspect vrai de l'Univers sans « y constater: dans l'ordre physique, une véritable lutte entre deux forces « naturelles contraires; dans l'ordre vital et humain, en opposition avec la « jouissance, la paix, l'amour, la vie, un noir tableau de privations, de souf- « frances, de carnage, de haine et de mort.

« Comment voir en ces oppositions, en ces contraires, une cause unique? « Comment pourrait-il y avoir *contradiction et combat* en un seul et même prin- « cipe qui mettrait son caprice à s'opposer et se contredire lui-même? (1).

« Puis, comment comprendre la matière CRÉÉE?... Si la matière a toujours « été, elle n'a pas de créateur, et elle est donc par elle-même. »

Comment se fait-il que M. Alhaiza ne considère pas avec la *même égalité* le principe-esprit et le principe-matière; puisque rien ne peut exister sans leur unité, leur association?

Puis, il dit: « Pourquoi chercher ces impossibles, lorsque le dualisme de « principes primordiaux différents EXPLIQUE TOUT: les oppositions ou contradic- « tions, la lutte, le mouvement, l'aspect de l'Univers, les oscillations de l'étreinte « dans l'ordre et le désordre, le bien et le mal, la vie et la mort?...

« Dualisme n'est pas dualité en un même principe. Il est visible que l'idée « aujourd'hui dominante d'un Principe unique n'est que similitude avec l'idée « unificatrice d'un seul pouvoir qui, dans l'esprit humain, a succédé à l'ancienne « croyance en autant de puissances distinctes que les hommes primitifs « crurent voir de forces rivales dans la nature. »

(1) Quelques-uns des mots soulignés le sont par l'auteur de l'article.

Mais à l'instant même, page 12, nous lisons : « La vérité est entre ces deux « extrêmes, et le dualisme manifeste des deux grands principes universels, « NE DIMINUE RIEN, d'ailleurs, *de la suprême souveraineté du Principe-Esprit,* lequel « agite et gouverne *à son gré* l'océan infini de substance matérielle qui donne « un corps à l'Univers. »

N'est-il pas évident, qu'en faisant tout à coup surgir la suprême souveraineté du principe-esprit, M. Alhaiza perd aussitôt tout le bénéfice qu'il était en droit de tirer d'une œuvre à forte tendance rénovatrice,— mais qui, forcément par sa reconnaissance de la suprême souveraineté du principe-esprit (en réhabilitant l'*autorité absolue d'un seul)* devient fatalement une œuvre rétrograde ?

Il y a certainement un abîme entre le dualisme de M. Alhaiza et le mien.

Car dans ma pensée, mon dualisme repose sur ce fait : « La vie universelle « est le produit constant d'*un contact incessant* entre deux natures sexuelles « d'analogies contraires dans l'ordre physique, et deux principes opposés dans « l'ordre moral; c'est-à-dire dans leurs formes, attributs ou moyens; mais *tous « unis dans un intérêt commun : le progrès !*

« Les unités multiples, qui en découlent perpétuellement, produisent une « différence continue *de genres de natures électriques,* créatrices d'une variété « indéfinie de puissances magnétiques : attractives et répulsives. *Véritable source* « naturelle *du principe de la vie :* élémentaire, sensitive et intelligente. Puisqu'en « somme, tous les actes de la vie universelle ne sont finalement que vibrations « électriques, et sensations magnétiques par impulsion et résistance, en prenant « la forme solide ou fluidique.

« La domination alternative, de l'une des deux causes primordiales, est le « principe des transformations que nécessite la vie essentiellement progressive, « dans son aspect de destruction et de création indéfinie.

« Si tout commence par le mal, par le chaos, la lutte et le conflit, c'est que « toutes les unités, élémentaires, sensitives et intelligentes, ont pour attraction « et idéal, non pas le triomphe final de l'*une* des deux causes initiales : matière « ou esprit, en cherchant par tous les moyens à absorber, à anéantir, l'exis- « tence de son principe opposé; mais bien une tendance commune à s'unir, « pour se pondérer, à s'harmoniser pour se solidariser, à *s'aimer pour pro- « gresser !* »

Qu'est-ce que le progrès ?

C'est la science; c'est-à-dire une connaissance toujours plus étendue des lois physiques et morales, à laquelle est soumise la double nature physique et cosmique, saisissable et insaisissable, visible et invisible...

Mais alors quels seraient les phénomènes, les plus ultimes, les plus irréductibles sur cette terre, dans leurs manifestations apparentes, physiques et intelligentes ?

Ce sont, incontestablement, les phénomènes : électrique, magnétique et

psychique, que nous devons considérer comme cause, moyen et but de la vie universelle; c'est-à-dire de tous et de chacun.

Electricité — magnétisme et psychisme, nous représentent bien les deux causes: physique et morale, d'où surgissent: Forces — Sensations — Intelligence ! véritables facteurs du progrès.

Progresser, c'est être en possession d'une *double* constitution électrique et magnétique d'éléments terrestres et cosmiques; c'est-à-dire d'*une nature contraire* que nous nommons corps et âme. Lesquels sont une manifestation vivante de la dualité qu'exercent les deux essences génératrices qui nous apparaissent sous les noms de ciel et terre. Evolution progressive que nous nommons: vie et mort. Et qui n'est, en réalité, qu'une domination alternative entre les principes éternels: matière et esprit.

De la différence de ces moyens de natures contraires, vient le trouble croissant que produisent à notre époque les phénomènes dits spiritiques, lesquels sont le produit de forces électriques, magnétiques et psychiques, de nature cosmique. La raison de ces phénomènes, tant dédaignés par M. Alhaiza, est positivement le triomphe du droit sur la violence, de la raison contre la réalité apparente des faits physiques; puisqu'ils sont appelés à prouver la *non-existence* d'une force quelconque, *unique* dans son omnipotence *absolue;* en conséquence l'*inanité de la mort!*

De cet exposé, il résulte que le triomphe du droit a pour assise divine la souveraineté absolue des principes immortels: de liberté et de progrès, de justice et d'égalité!

89 serait donc bien le commencement d'une ère nouvelle, dont l'objectif serait non-seulement la fraternité pour l'ordre social, mais l'amour dans son acception la plus étendue. C'est alors que nous ouvrons la voie aux solutions de tous les problèmes de notre époque.

Et je crois aider à l'intelligence du dualisme: matière et esprit, en désignant ces deux causes primordiales sous les noms de *lui et elle!*

Mon dualisme est donc *unitariste,* en ce sens qu'il est *harmonisateur!*

Le dualisme de M. Alhaiza est, au contraire du mien, un dualisme de combat, où l'un des combattants est appelé à disparaître, comme indigne d'*être et de devenir!*

C'est donc un dualisme *inharmonisateur!*

Il nous ramène en arrière. Et cela est tellement vrai, que l'on peut lire à la page 101, ce qui suit: « Enfin, Dieu, le bon Principe, c'est l'Être, le Foyer, « le Séjour en quelque sorte spirituel, universel. Le mauvais Principe du « Dualisme, c'est le Principe-Matière, le Principe inférieur, cause de souffrance « dans la vie, qui résiste au Principe supérieur.

« Tels sont les deux Principes primordiaux et éternels par eux-mêmes, le « second *subordonné* au premier, et irréductibles entre eux. »

Puis, finalement, à la page 99, nous lisons :

« Foi en Dieu-Esprit, *Intelligence*, *Volonté* et *Force* intégrales et conscientes, « Arbitre de l'Univers matériel, source et fin de nos propres existences, Être « Personnel suprême et éternel qui, bien qu'inconcevable pour notre entende- « ment limité, n'en est pas moins accessible aux aspirations de nos person- « nalités passagères. »

Je n'insiste pas davantage. Cependant, M. Alhaiza nous apparaît l'esprit ouvert à toute vérité, puisqu'il termine son livre en disant: « Mais une autre « mission reste à remplir qui sera celle des voyants inspirés, des zélateurs et « propagateurs enthousiastes, à la parole ardente et entraînante, doués pour « l'apostolat et pour donner un *corps et un nom* moins abstraits, et plus dans le « *sentiment populaire, à ce culte nouveau que le monde attend.* Ma foi absolue ne « me permet pas de douter de leur venue certaine et prochaine, et *d'avance je* « *suis avec eux!* »

Je disais donc, avec raison, que M. Alhaiza était, malgré tout, un homme de progrès. Inconsciemment, il subit les influences d'un enseignement, dont l'orthodoxie a asservi notre intelligence, au point de rendre notre esprit incapable d'une rénovation sérieuse, contre ce que les hommes considèrent comme des vérités immuables. Ceci est tellement vrai que nos troubles moraux et sociaux, d'une part, physiques et supra-physiques d'autre part, nous amèneront forcément à croire à la nécessité absolue d'une *transformation radicale de nos assises séculaires.*

Et, c'est bien là, la véritable cause, qui fait, de la plus grande partie des savants, des agents de réaction...

Nous avons la conviction profonde que, pour sortir de la fausse voie où s'est engagée l'humanité, il faut que l'on se décide à *repousser* toute idée de cause *unique !* Certain que le principe autoritaire qui en découle a été, en tout point, funeste au progrès de l'humanité.

S. Dismier.

LE CONGRÈS FÉMINISTE DE BRUXELLES

Dire que le Congrès ayant eu lieu à Bruxelles les 4, 5, 6 et 7 Août a réussi, ce serait peut-être dire un peu trop.

La *Ligue Belge du Droit des Femmes*, qui l'avait organisé, émettait un programme extrêmement restreint.

Ce programme a été dépassé au point de faire bondir les organisatrices en présence des théories hardies issues, pour la plupart, de notre avant-garde

française et insufflées, grâce aux mille voix de la presse, d'un bout à l'autre du monde. Le Congrès n'a donc pas marché suivant le cœur féministe belge.

C'était un Congrès fermé et les seuls assistants étaient évidemment des convertis; plus même que des convertis: des délégués et des militants.

Les travaux, attendu la publicité forcément restreinte et la rare assistance, ne dépasseront guère probablement l'enceinte où ils se sont produits.

La cause a pris désormais tellement d'extension que les principes les plus hauts de solidarité humaine sont venus d'eux-mêmes se placer à travers les discours et que les intérêts des deux sexes ont été réunis en la justice des revendications féministes.

Les Allemandes se sont montrées parmi les plus libérales en large féminisme.

Les Hollandaises ont surtout parlé de co-éducation, théorie un peu affolante pour les pays belges, qui, nous l'espérons cependant, ont été effleurés par l'argumentation logique et serrée de miss Haighton.

Mme Schook-Haver (hollandaise) a demandé que soient forcés les parents de donner à leurs enfants naturels une éducation équivalente à celle des enfants nés en mariage.

L'opinion générale s'est déclarée contre la recherche de la paternité, car attendre de la femme qu'elle s'humilie à ce point d'accepter pour elle et son enfant l'alimentation fournie par celui-là même qui les a reniés, elle et le petit, c'est trop demander à un être révolté et libre!

M. Louis Bridel, professeur de droit à Genève, a préconisé la recherche de la paternité, en arguant non de la filiation, mais de la responsabilité. Il a envisagé d'ailleurs la question à un point de vue de large justice, proposant qu'en cas de paternité présumable de plusieurs individus, les charges soient réparties entre tous les pères présumés.

Mlle Anita Augspurg, doctoresse en droit, allemande, a fait appel au Congrès pour qu'en présence de la détresse des mères et de l'abandon social des petits, on formât une ligue internationale, afin de demander partout que l'Etat ou la collectivité entretienne les enfants, ce qui n'implique en rien l'abandon par la mère ou la famille, mais indique simplement la subvention à la mère ou à la famille.

Le Congrès s'est montré favorable à la liberté du travail, attendu que la protection, la réglementation ont produit des résultats désastreux de misère et de prostitution. C'est à la travailleuse elle-même de juger quelle portion de labeur peut l'empêcher de mourir de faim, et nulle loi ne doit s'interposer entre les besoins impérieux qu'il lui faut satisfaire et la besogne mal payée que lui imposent les patrons.

Les Anglaises étaient fort peu représentées.

Nous empruntons au *Women's Signal*, le plus ancien et le plus répandu des

journaux féministes anglais, les lignes suivantes: « ... Sur le féminisme à « l'étranger, aucune femme anglaise ou américaine n'a été invitée à prendre la « parole, bien que l'Amérique et l'Angleterre aient eu seules un véritable mou- « vement féministe. »

Cependant une anglaise, Mme Montefiore, femme extrêmement sympathique et d'intelligence remarquable, a dit à la tribune que le mot *féministe* devrait actuellement, vu l'évolution accomplie dans les idées de solidarité humaine, être remplacé par le mot *humaniste*.

En terminant nous-même l'exposé du mouvement français d'avant-garde, nous avons appuyé cette motion de toutes nos forces, bien que le mot *féministe* eût été lancé par nous.

Mais il a fait son temps !

A travail égal, salaire égal, est une formule universellement adoptée désormais.

L'ex-député danois Bajer a parlé au nom des femmes scandinaves; Magalhaès-Lima au nom des portugaises; Edmond Potonié-Pierre, au nom des femmes du XXe siècle, qui repousseront la guerre, la prostitution, et décréteront l'inviolabilité de la vie humaine.

Les femmes italiennes n'étaient pas représentées.

Une tendance généreuse du Congrès a été la condamnation de la charité, sous forme d'aumône qui dégrade, qui avilit, qui ne guérit pas, qui ne sauve jamais, qui est toujours insuffisante.

Ne faites pas tendre la main; aidez celui ou celle qui souffre de misère à trouver du travail.

Les petites questions de bienfaisance, d'assistance publique, ne sont pas même des palliatifs; ce sont des obstacles à des réformes plus profondes, à une pratique sociale plus juste que celle qui nous régit, à la refonte de mauvaises lois, à la transformation de mœurs iniques et idiotes, à la disparition de préjugés odieux.

Toute une journée passée à l'Exposition bruxelloise s'est trouvée sans doute devoir le plus faire penser et réfléchir, car, de tout près, l'on a visité ces Congolais, dont le village installé en un site délicieux, en pleine forêt, eût semblé à demi en son atmosphère rustique et sauvage, si l'on n'eût senti que la férule des blancs transformait sous la discipline ces êtres absolument beaux, hommes et femmes.

On méditait malgré soi sur l'œuvre de civilisation que l'Europe, si souvent, croit accomplir, et l'on se demandait indécis, en présence de la vie simple de ces noirs, à l'intuition des fières révoltes brillant dans leurs yeux intelligents et profonds, si c'est nous qui avons tout à leur apprendre, si nos fusils, qu'ils savent manier actuellement, leur apportent la sagesse et le bonheur, si leur

candide impudicité, leur nudité, n'est pas plus chaste que les lambeaux d'étoffe dont on recouvre une partie de leur corps.

Ce ne sont pas les raffinements d'un luxe malsain, la satisfaction de besoins mal compris qu'ils ont à nous envier, ces Congolais! Splendides, sains et industrieux comme ils se prouvent dans leur pays, ils pourraient nous en remontrer beaucoup, à nous, malingres et dégénérés.

Et nous, en échange, en un esprit fraternel et égalitaire, nous devrions leur apporter la lumière de cette science qu'ils ne possèdent pas encore.

Ils nous feraient revenir à la nature *à travers l'esprit*, et nous leur fraierions, *à travers la nature*, la voie vers l'esprit; ce serait là vraiment civiliser de part et d'autre.

EUGÉNIE POTONIÉ-PIERRE.

POUR MARIUS GEORGE

C'est dans la nuit du 18 au 19 Septembre, à Marseille, que Marius George fut emporté vers la vie périspritale, terrassé par une pneumonie, qui avait semblé un instant se résoudre à lâcher sa proie. Mais toute une existence de luttes avait peu à peu brisé en lui les ressorts de chair. Il ne put que succomber en son organisme charnel pour libérer l'énergie de son organisme périsprital. Nous avons déjà dit plus haut combien il resta fidèle aux convictions qui caractérisèrent son œuvre, combien il fut celui qui avance toujours, et cela jusqu'à cette heure, jadis si mystérieuse, qu'on était convenu d'appeler la fin.

Nous ne voulons pas savoir si cette admirable droiture d'esprit et de caractère détermina autour de son convoi quelques absences regrettables. C'est à chacun de se juger; et, quant à notre ami, il n'en saurait paraître que plus grand. Mais ce qui nous importe, ce qu'il nous est bon de remémorer, c'est la chaude et forte sympathie des vrais amis, qui lui donnèrent, malgré tout, de s'éteindre dans une caresse de soleil; c'est leur dévouement commun qui fit d'eux tous une véritable famille pour le cher décédé; c'est aussi le cortège de leurs pensées, de leurs paroles, de leurs actes, depuis le lit mortuaire jusqu'à la tombe; cortège digne de lui, car il était d'harmonie, groupé par les affinités de l'affection.

Et nous ne parlons pas de l'autre cortège, celui de l'au-delà! Combien d'amis ont dû venir saluer le vaillant travailleur et lui tendre les bras! Et ne fut-elle pas la première entre toutes, cette bien-aimée compagne à qui il avait dédié en ces termes ses *Mondes grandissants:* « A MA FEMME qui a pris les « devants et que je rejoindrai, non pour nous reposer mais pour lutter encore...

« Au revoir dans le paradis, me dit-elle en mourant et en souriant... Au revoir, « répondis-je en l'embrassant, sachant bien, elle et moi, que paradis voulait « dire lutte, une même croyance nous ayant appris que le désœuvrement c'est « l'ennui, et que de ce côté-ci comme de l'autre côté de la vie, l'ennui c'est « l'enfer. — M. G. »

Mais revenons au groupe des amis terriens, pour leur laisser la parole. Nous publions plus loin le discours, d'un esprit très large, qui fut prononcé par M. Albert Perrin au nom de l'*Association philotechnique*, et que M. Michel Tourniaire a eu l'obligeance de nous communiquer. Madame Maurel a bien voulu nous adresser des pages de souvenir, très caractéristiques, et d'autant plus précieuses que M. et Mme Maurel étaient, pour notre cher regretté, de véritables confidents. Bien d'autres amis marseillais nous auraient fait plaisir également en nous envoyant quelques lignes à insérer; seule, leur trop grande modestie les en a empêchés. Il en est un particulièrement, un ami de la dernière heure, mais combien dévoué! dont nous regretterions par trop l'absence dans ce souvenir collectif; que M. L. Girard veuille donc bien nous pardonner notre indiscrétion, si nous nous permettons de détacher ce passage d'une lettre récente: « Que pourrais-je dire de notre cher Marius George? Je l'ai connu trop peu et « à peine. Il y a deux mois environ, en causant d'hommes vraiment bons, un « de ceux — combien nombreux! qui ont eu à l'apprécier m'a dit son nom ; je « me suis présenté chez lui sans but précis, conduit par le seul désir de le con- « naître. Je l'ai aimé tout de suite et avec moi les miens; nous avons, deux ou « trois fois par semaine, passé quelques heures à causer... Puis un jour nous « l'avons trouvé, debout encore, mais si complètement changé et abattu que « nous avons eu peur; nous avons conseillé les soins d'un médecin. Puis il « s'est alité. Le mal a paru vouloir céder à deux ou trois reprises, mais il l'a « terrassé, et le 21e jour de sa maladie, vers une heure du matin, un ami et moi- « même étions brusquement réveillés et prévenus que George quittait ceux qui « l'aiment ici... Il n'a pendant toute sa maladie formulé qu'un regret, celui de « ne pouvoir terminer le travail commencé et qu'il aurait, m'a-t-il dit, voulu « finir avant son départ... Voilà tout ce que je puis dire; mais son cher souvenir « reste là, dans nos cœurs, radieux quand même, avec la consolante et douce « espérance du revoir. »

Au cortège des amis marseillais s'était joint M. Alexandre Delanne, qui se trouvait à Marseille et qui prononça sur la tombe des paroles pleines d'émotion. Malgré quelques divergences de vues, M. Delanne eut toujours pour Marius George autant d'estime que d'amitié. Son discours doit paraître dans *la Revue scientifique et morale du Spiritisme* (1).

(1) Directeur: M. Gabriel Delanne, 5, rue Manuel,

Aux contributions de souvenir venues de Marseille nous unissons ci-dessous celles de deux collaborateurs de Marius George : Emile di Rienzi et J.-Camille Chaigneau.

SOUVENIR IMMORTALISTE

—

Qu'il me soit permis de saluer ici personnellement la mémoire de ce grand homme de bien, de ce vaillant apôtre qui fut dans sa vie terrienne Marius George.

Les lecteurs de *la Vie Posthume*, de *la Pensée Nouvelle*, de l'ancienne *Revue immortaliste*, de *l'Humanité Intégrale*, connaissaient tous, et depuis longtemps, le hardi penseur, le logicien impeccable qui, depuis tant d'années, soutenait le bon combat des idées survitalistes.

Mais combien peu savent encore que l'ami qui vient de nous quitter joignait à ses qualités intellectuelles, à une science acquise à force de longues et d'âpres études, une angélique et déconcertante bonté.

Marius George était la vivante réponse à ceux qui prétendent que l'esprit d'abnégation, de dévouement et d'ineffable pardon, ne saurait exister en dehors de la Religion.

Jamais, en effet, mansuétude ne fut plus grande que la sienne ; jamais non plus ne sortit de ses lèvres un anathème — pas même celui du Christ chassant les vendeurs du Temple.

Et pourtant, sa vie fut un long calvaire, après qu'il eut perdu cette admirable compagne qui fut si longtemps sa consolatrice, pour devenir ensuite dans l'au-delà l'inspiratrice de tant de travaux fructueux pour l'idée qui nous est chère.

Il y a quelque quinze ans que j'ai connu Marius George, et chaque fois que j'allais visiter ma ville natale, je ne manquais jamais d'aller frapper à sa porte. Et c'est ainsi que j'ai appris à connaître et à aimer en lui cette âme sereine, à laquelle j'ai voué un respect mêlé de reconnaissance.

Je dis de reconnaissance, car il fut un des premiers, sinon le premier, à m'encourager dans la voie que je m'étais tracée, lorsqu'en 1886, à l'occasion du Congrès international de la Libre-Pensée, à Lille, je me permis de dire que la persistance de l'être après la mort pouvait s'affirmer en dehors des doctrines étroites du spiritisme d'alors.

Que de longues et suggestives causeries nous eûmes, depuis, sur l'immortalisme ! Il en a donné d'ailleurs la substance dans maints articles, et les lecteurs de cette revue connaissent trop les lumineuses pages qu'il y a publiées

pour qu'il soit nécessaire d'insister sur son talent d'exposition et sur la sûreté de sa logique.

L'idéal de Marius George peut se résumer dans ce beau mot : JUSTICE. Il en faisait découler tous les principes de sa doctrine « conséquentielle » et ce qui est peut-être mieux encore, il y a conformé tous les actes de sa vie terrestre.

Maintenant que le voilà délivré de toutes nos misères, puisse-t-il bientôt, dans sa forme nouvelle, seconder nos efforts et diminuer nos angoisses en nous aidant à pénétrer plus avant dans ce monde astral, dont il a été un des plus vaillants explorateurs.

EMILE DI RIENZI.

DISCOURS PRONONCÉ AU NOM DE « L'ASSOCIATION PHILOTECHNIQUE »

—

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il y a dix mois, presque un anniversaire, nous rendions les derniers devoirs à notre regretté Charles Miquel, et, ici même, celui qu'aujourd'hui nous inhumons, Marius George, ému et tremblant, parlait devant le cercueil de son ami. Il lui adressait, avec toute la force de ses convictions, un *au-revoir* attendri, un souhait pourrions-nous dire, *et si tôt réalisé.* C'est que nos deux amis, disparus dans si peu de temps, étaient faits pour se comprendre et leurs esprits se pénétraient et se complétaient étrangement.

Marius George, comme Miquel, était communiste; comme lui, il rêvait et espérait une société sans misères matérielles et sans douleurs morales; et si le dernier se tenait plus particulièrement — avec quelle hauteur de vues — sur le terrain social, George, imbu d'une philosophie vaste, dégagée, entièrement émancipée, dépassait l'humanité terrestre, en éloignait les bornes à l'infini de la matière, la prolongeait plus loin, par delà la mort dans une éternité de progrès et de bonheur.

Ayant le culte fervent de l'individu et de l'humanité, il repoussait, — il nous le répétait ces jours derniers, — parce qu'elle répugnait à son optimisme sur les destinées des mondes, toute idée de destruction ou d'anéantissement, ne voulant voir dans tout être, non pas la cellule d'un grand organisme cosmique, cellule passive et bornée, avec ses fins et ses recommencements, mais une individualité à la volonté libre et solidaire, éternelle dans ses formes successives, responsable de ses destinées et qui devait toujours faire œuvre de moralité, de solidarité, toujours marcher vers le progrès, vers la lumière.

Et ses audacieuses hypothèses, il les soutint toute sa vie avec une foi et un

courage rares, partout où il le put, dans des journaux, des conférences, dans *la Vie posthume*, qu'il avait fondée, et tout dernièrement dans *l'Humanité intégrale*.

Conformant sa vie sur sa pensée, il s'était fait une loi de se hausser constamment vers la perfection humaine, bataillant contre l'incrédulité et l'égoïsme parmi les jeunes qui le goûtaient et l'entouraient, exerçant ses facultés intellectuelles dans toutes les manifestations de la pensée, serviable et bon toujours, préparant sur la terre cette évolution astrale dont il avait la ferme intuition.

Puissent, Marius George, tes hypothèses s'être réalisées, puisse le vœu que tu exprimais ici l'an dernier s'être accompli, et puisses-tu, dans une meilleure humanité, cheminer ta route sans trêve et sans heurt vers la pleine lumière, vers les radiances que tu percevais.

Qu'avec leurs adieux et l'expression de leurs regrets de ta disparition, t'arrivent les paroles d'espoir de tes amis les membres de l'*Association Philotechnique*.

ALBERT PERRIN.

MARIUS GEORGE ET SON ŒUVRE

—

Pour retracer comme il convient la vie, les idées, l'œuvre de notre regretté ami, Marius George, il faudrait une plume plus autorisée que la mienne et surtout la pénétration complète de ce qui en fit une si remarquable personnalité.

Cet essai, si peu digne de celui qui l'inspire, ne saurait donc être qu'un dernier et très respectueux hommage d'estime et de sympathie.

Les premières armes de Marius George se firent sous le drapeau kardéciste. Plein de foi et d'enthousiasme, il accepta sans discussion le « Livre des Esprits », d'autant plus que cette période de ferveur dévotieuse succédait, chez lui, à celle, non moins dissolvante, du matérialisme néantiste, cette dernière encore ayant soufflé sur les croyances très catholiques et très mystiques de ses jeunes années. C'est ainsi que, d'évolutions en évolutions, il en était arrivé à ce point culminant de la pensée, d'où son esprit hardi et indépendant s'essayait à un nouvel essor.

Peu soucieux des affirmations dogmatiques de la science et des savants, qu'il raillait quelquefois, sans aucun bagage universitaire, il va droit au but; sa phrase hachée et incisive s'en ressent; il dit bien ce qu'il veut dire, sans période creuse ou visant à l'effet.

Sous cet aspect de force et de simplicité, nous le retrouvons tout entier et constamment à *la Vie posthume*. — *la Vie posthume*, dont le titre attirant et captivant excita tant de curiosité, qui fut le point de départ d'une nouvelle

orientation philosophique, laquelle remua tant d'idées, déchaîna tant de colères et suscita, parfois, à son intrépide directeur, des embarras d'ordres différents, auxquels il fit vaillamment face.

Ce combat de tous les jours le soulevait; il vécut vraiment heureux pendant quelques années, oubliant tout dans l'absorbante besogne qui souvent dépassait ses forces.

Ce fut en Juillet 1885 que parut le premier numéro de *la Vie posthume*, avec le concours d'un brillant Esprit de l'autre monde : Alpha.

Entre temps, s'élaboraient, dans un groupe d'amis, les communications de l'Esprit Jean et, en Mars 1886, *la Vie posthume* publia les premiers chapitres de la théorie qui fit une révolution si grande dans le monde des spirites.

Parmi les vues nouvelles exposées par l'Esprit Jean, est celle du retour naturel dans la vie charnelle, non par la loi d'arbitraire ou choix de l'être lui-même, mais par les mêmes raisons de décrépitude qui nous poussent, nous, vers la tombe. Le choix du milieu n'est pas plus laissé au hasard qu'au caprice; il n'y a ni épreuves ni missions, mais l'admirable loi des conséquences dont tout être est justiciable, en deçà, comme au-delà.

C'est de ces grands principes de justice et de liberté que s'est inspiré Marius George, bien persuadé que là seulement étaient la clef et la solution de l'éternelle question sociale et que les progrès à réaliser, étant indissolublement liés, ne pouvaient s'effectuer que par l'effort convergent des deux mondes.

Son esprit novateur et audacieux ne pouvait longtemps stationner sur place ; pour lui, tout était toujours en acheminement vers un mieux, dans un perpétuel devenir.

La conception des « Mondes grandissants » ne lui est point, cependant, tout entière personnelle. Cette étonnante et singulière hypothèse, en contradiction avec les théories admises, lui fut dictée par un ami de l'espace, en communication médianimique. Idée grandiose, qu'il se plut à développer, ne pouvant admettre que ce qui est vie, force, lumière, puisse s'éteindre, se dissoudre, se désagréger, s'obscurcir.

« La Terre, disait-il, deviendra Soleil, et le Soleil ne saurait devenir charbon fumeux. »

Il ne fut jamais à la remorque d'une idée ou d'un principe et porta haut le drapeau de la libre recherche. Toujours prêt à renoncer à l'erreur de la veille, pour la vérité entrevue du lendemain, il ne fut point inférieur à sa tâche; toujours sur la brèche, son argumentation nerveuse serrait de près ses adversaires, et tels de ses articles-commentaires, faisant suite aux dictées de l'Esprit Jean, n'étaient ni moins brillants, ni moins élevés que ceux du philosophe périsprital.

L'idée qui se dégage de son œuvre est essentiellement humaine, — et quand je dis humaine, j'anticipe. Son œuvre, il la portait tout entière en lui,

la vivait au jour le jour, et parfois en développait ou plutôt en synthétisait quelques parcelles. La synthèse, telle fut la caractéristique de son esprit.

Marius George a eu et aura des détracteurs systématiques et bornés, dont il heurte les horizons étroits et bas. Il en a souffert, et peut-être en souffrira-t-il encore, s'il lui est donné de pénétrer dans certains milieux troubles et enténébrés. Mais, non, si des illimités espaces son influence sur nous peut rayonner, nous sentirons seulement plus d'air et de lumière nous pénétrer et dans la sérénité de l'infini, il oubliera les petites misères morales et matérielles qui l'ont tant endolori.

Marius George fut, je le répète, une personnalité tout à fait remarquable. Si dans le milieu modeste où il vivait il était peu connu, si le silence se fait autour de sa tombe, l'heure viendra où l'équitable justice en laquelle il croyait lui sera rendue. Pour nous, qui l'avons connu et apprécié, nous avons la certitude que son labeur et ses efforts auront leur continuation et leur épanouissement, parce que: Rien ne se perd, rien ne meurt!

ADÈLE MAUREL.

A MARIUS GEORGE (1)

—

Bien cher ami, pardonnez l'incohérence et la brièveté de ces quelques paroles que je vous adresse au nom de vos amis lointains (lointains quant aux distances de la vie terrienne), que je me permets de vous adresser aussi au nom de *l'Humanité Intégrale.*

La nouvelle presque foudroyante de votre départ, après les heures d'espoir qui nous avaient déjà réconfortés, la nécessité de confier au plus vite à la poste ce témoignage d'affectueux souvenir, excuseront auprès de vous, — comme auprès des bons amis qui vous font la conduite d'au-revoir et qui vous ont toujours tant apprécié et aimé, — l'insuffisance des mots qui vous rendront si mal tout ce qui s'agite en nous à cette heure poignante.

Soyez d'abord indulgent à notre douleur, que vous trouverez peut-être égoïste; car, pour vous, vous voici devenir le papillon lumineux qui s'échappe de sa chrysalide, qui se dégage vers une vie plus belle, plus radiante et plus libre. Et, pour atténuer l'impression poignante qui nous étreint, c'est à vous-même, c'est à votre œuvre tout entière que nous demanderons la substance

---

(1) Ces paroles hâtives furent envoyées à M. Girard, dès la triste nouvelle connue par télégramme, avec prière de les lire sur la tombe; malheureusement, elles arrivèrent trop tard. Nous les reproduisons néanmoins telles quelles, en priant les amis marseillais de les considérer comme un souvenir.

fortifiante; nous nous alimenterons à ces pages de puissant immortalisme que vous traciez encore, il y a si peu de temps, avec toute la vigueur de votre esprit si clair et si large, comme avec toute l'ardeur, indéfectiblement jeune, de votre cœur.

« Il est un point, — écriviez-vous il y a quelques mois à peine, au cours de votre bonne et précieuse collaboration à *l'Humanité Intégrale*, — il est un point consolant s'il en fut — tous tant que nous sommes étant condamnés à mourir — sur lequel concordent à peu près unanimement tous les trépassés qui se communiquent, à savoir, que la vie d'outre-terre serait de beaucoup plus ensoleillée, plus active et plus vivante que la vie de la terre. Elle serait, par rapport à la nôtre, selon la comparaison de l'un d'entre eux, ce que l'éclat d'un beau jour est à la nuit compacte, ce que l'état de liberté est à l'état de captivité. »

Et vous rappeliez alors quelques paroles d'un de vos collaborateurs invisibles, de cet Esprit Jean qui donna, pour sa part, tant d'éclat à *la Vie Posthume* par sa coopération d'outre-tombe, représentée par toute une œuvre de longue haleine et si éminemment remarquable. Je sais vous être agréable en évoquant le nom de l'Esprit Jean en cette heure de transition vers ceux dont il est. Il sera certainement venu vous tendre une main affectueuse et il est permis de l'entrevoir en ce moment à votre côté avec l'Esprit Alpha, avec tant d'autres amis, avec tout ce qui vous était particulièrement cher parmi les vivants de la survie. Puissent ces quelques mots de l'Esprit Jean, si bien de circonstance aujourd'hui, nous surélever au dessus de nous-mêmes et darder leurs puissants rayons à travers le noir de notre peine. « Lorsque — disait-il au début d'un passage significatif que vous aviez plaisir à remémorer — lorsque, penchés sur le bord d'une tombe, vous pleurez silencieusement, n'entrevoyant par la pensée que le vide immense et sombre d'un redoutable inconnu, nous saluons, nous, l'aurore de la délivrance. »

Nous nous efforcerons donc d'identifier notre vue à celle de l'Esprit Jean et de voir notre ami comme si nous étions du côté de l'autre vie. Et alors il nous apparaîtra tel qu'il va se retrouver de mieux en mieux : le bon travailleur couronné naturellement de la lumière de ses travaux. Certes, je n'entreprendrai point, en ce peu d'instants, d'esquisser le panorama de son œuvre. J'y serais impuissant. Mais ce qu'on ne saurait trop dire, c'est la vigoureuse influence d'orientation qu'il exerça sur le spiritisme pour le diriger dans la voie de plein affranchissement, pour l'amener au point d'évolution où il peut s'anastomoser avec les forces les plus nouvelles. — Influence dont l'avenir surtout dégagera toute la portée. — Cette œuvre, comme il n'est pas besoin de le rappeler, s'incarna tout particulièrement dans *la Vie Posthume,* la vaillante revue dont le titre restera toujours gravé dans nos cœurs avec le nom de Marius George.

Il faudrait dire aussi combien il se prodigua, combien il fut bon, dévoué, ne cessant de se mettre au service de l'idée, où qu'elle se manifestât; combien

il fut profondément humanitaire, se tournant vers les plus petits avec la sollicitude de leur ascension, et non vers les plus grands pour désirer leurs faveurs. C'est ce qui fit la beauté et la grandeur de sa philosophie, qui fut parfois si peu comprise.

Il faudrait parler encore des « Mondes grandissants », cette hypothèse d'une audace si nouvelle, si magnifiquement grandiose, lors même qu'on n'y verrait qu'un gigantesque point d'interrogation.

Mais le temps me manque, l'heure me presse; je ne puis que m'adresser encore à vous, bien cher ami, pour vous tendre toutes nos affectueuses pensées. Ouvrez vos ailes bien larges, épanouissez-vous en plein éther, prenez vos vacances d'esprit; et ensuite, l'amour du travail vous ressaisissant, si vous revenez parfois plier votre essor auprès de nous, collaborez encore de temps en temps avec nous. Soyez un peu notre Esprit Jean.

Et ainsi nous n'aurons plus à nous dire que nous avons perdu une de nos meilleures forces, un de nos plus chers amis.

A vous nos cœurs, ami affectionné, dans l'impérissable communion de l'Humanité immortelle.

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

Villeneuve-la-Comtesse, le 19 Septembre 1897.

LIVRES ET REVUES

Ouvrages dernièrement reçus : *Le Congrès de l'Humanité*, par Amo et Marius Decrespe (Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie). Articles groupés et annotés par Marius Decrespe. Nous ne pouvons pour aujourd'hui qu'annoncer la publication de ce livre, dont le but est trop important pour qu'il en soit parlé en quelques mots, et où l'on retrouvera deux remarquables lettres-articles de Marius George. — *Le Roman d'une libre-penseuse*, par Mme Paul Grendel (Collection Guyot, 12, rue Paul-Lelong). — *Préservation sociale*, Suppression des Congrégations religieuses, Séparation des Eglises et de l'Etat, Enquête par Emmanuel Vauchez (Librairie du Magnétisme, 23, rue Saint-Merri). — *Essai de revue générale et d'interprétation synthétique du Spiritisme*, par le docteur E. Gyel (Imprimerie de L. Bourgeon, 7, rue des Marronniers, Lyon). — *La Kabbale littéraire occidentale*, Les 32 voies de la Sagesse du « Séfer Iétzirah » expliquées par l'alphabet latin, par Charles-M. Limousin (Chamuel, éditeur, 5, rue de Savoie, à la « Nouvelle Revue », 28, rue de Richelieu, et chez l'auteur, aux bureaux du « Bulletin des Sommaires », 44, rue Beaunier). — *L'Envoûtement*, roman ésotériqne, par M. A. B. (Mme Ernest Bosc), avec préface, notes et postface, par J. Marcus de Vèze (Chamuel, éditeur, et aux bureaux de « La Curiosité », 6, place Saint-Michel). — *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, traduit du texte hébreu d'Issa'char Baer, avec Introduction du traducteur (Chamuel, éditeur). —

(A suivre. — Interrompu, faute de place).

Le Gérant, J.-Camille CHAIGNEAU, 20, av. Trudaine.

Troyes. — Imp. E. CAFFÉ